

Un vieux divan dépoussiéré qui reprendrait du ressort ? *Le psychanalyste d'aujourd'hui dans la Cité en toute simplicité*

Georges Botet Pradeilles
Psychologue, Écrivain

On rencontre dans la Cité, et même quelquefois parmi ses élus, de belles personnes dont la présence éthique vient faire tiers au-delà des parties et des passions. On les reconnaît à une qualité de regard et de distance qui les préserve des impatiences, des certitudes, des décisions improvisées, des gesticulations et des jugements hâtifs. Cela ne veut pas dire qu'elles se placent au-dessus d'autrui ; elles ont des opinions, un avis sur les choses et, malgré leur mesure, elles savent s'opposer avec détermination. Parfois même elles sont portées à la colère face aux usurpations, aux abus et aux tricheries. Leur bienveillance va aux faiblesses naïves, aux pétitions maladroites, aux bonnes volontés inopportunes, aux révoltes anarchiques incomprises et à ce désespoir intime face au monde cruel et spoliateur qui ne sait pas reconnaître l'autre.

Quelques-unes de ces belles personnes soucieuses d'elles-mêmes et de l'autre s'avèrent parfois être de surcroît des psychanalystes. Elles n'affichent ni prétention, ni enseigne. Il faut un temps passé à les fréquenter pour découvrir leur capacité originale d'écoute. Ce n'est pas une frénésie de la traque des causes et des solutions que l'on trouve partout. Molière la mettait déjà en dérision dans le malade imaginaire avec Toinette déguisée en Docteur ramenant tout symptôme au « poumon » comme la médecine du temps prescrivait allégrement la saignée pour tous les maux.

Ces gens attentifs à la faiblesse du discours et à son sens caché en amont du raisonnable et de l'explicatif sont précieux aux proches et à l'organisation elle-même. Leur écoute vise une possible mise en intelligence surmontant la difficulté de tout partage de langage et les incompréhensions. Nous entrons là dans un état humain original fait de patience et de silence avant tout jugement, diagnostic ou évaluation. La réponse n'est jamais posée a priori comme hypothèse, mais demeure à construire. La quête de chacun devient personnelle et intime. Ce n'est en rien une recherche « compétente » dans les registres formels du connu. Aucune science ne se met ici en branle. On ne tend pas l'oreille aux échos de ce qui aurait pu être écrit quelque part par une autorité supérieure et incontestable. Rien ne peut devenir prédictif. Si l'on cite, c'est *a posteriori* par l'une de ces associations subtiles qui fait passer l'autre parole par le ressenti propre et s'inscrit dans un partage du vécu émotionnel de l'expérience.

Nous allons là vers un champ exploratoire nouveau où le possible est à réinventer en toute circonstance. Le symbolique émerge dans la parole qui fait surprise et entretient les rencontres. Le discours est d'abord échange sans objet pressant où l'autre devient seulement partenaire et témoin.

Si l'on recherche chez ces personnes hors du commun les sources de leur attention constructive, on les découvrira dans une infinie patience envers elles-mêmes excluant les brutales simplifications ordinaires. Ces tiers, dont l'esprit vise des découvertes inédites au-delà des routines, des rabâchages et des lieux communs répétitifs sont dans un lent et courageux travail autour de l'intime où le désir naît et parfois se perd. Ils furent souvent ces enfants un peu solitaires, toujours curieux et quelquefois violemment déçus par le monde et par l'autre. Nul besoin de lire leur CV pour reconnaître leur capacité de transcendance intelligente que l'on pourrait assimiler à la sublimation. Elle surgit du silence d'une pensée étoilée d'audaces exploratoires, de découverte du possible du moment et de partages féconds. On la saisit au passage sans aucune explication fastidieuse. Ces moments de compréhension sont rares et précieux. L'état humain toujours contrarié et problématique, mais merveilleusement créatif s'y saisit dans son immanence.

Ceux qui savent écouter et partager ainsi ne sont en rien des maîtres qui se posent en fondateurs d'école. Ils ne sont pas dans le goût des conquêtes, du pouvoir et des possessions.

Mais à les pratiquer on les découvre bientôt redoutables et subversifs pour toute position de maîtrise et abus de privilège comme de droit et d'autorité. Ils débusquent les avantages moraux et matériels usurpés. Mais nul pouvoir devenant fatalement excessif n'aime l'intelligence qui le met trop à nu dans ses abus. Son regard gênant voit le semblant et les trucages de toutes les justifications raisonnables que pratiquent sans vergogne les pouvoirs établis assurant leur pérennité. Il faut étouffer dans l'œuf cette voix modeste qui pourrait venir mettre à mal le mensonge, la dissimulation, les dénégations habiles et les aveuglements faisant déni de réalité comme les propos séducteurs qui portent aux délires collectifs.

Dans cette posture libre, indépendante et lucide, le sujet ne camoufle pas et n'oublie rien. Son inconscient ne s'acharne pas à la compulsion aux trucages opportuns, aux dissimulations et exhume même le secret des vieilles histoires de chacun et des familles dans une reconstitution incessante du précaire et de l'imparfait qui montre que l'on n'est pas tout. Une autre parole nous précède, nous entoure et nous détermine. Elle détermine l'ordre symbolique partageable qui nous fait contenant. Tout idéal savant ou de perfection opérationnelle ne saurait être que leurre.

Cette mise à l'épreuve fait partie de l'expérience analytique courageuse où se sont hasardés les précurseurs derrière Freud. Elle est toujours inédite quelles que soient les mises en ordre scientifiques que l'on veuille apporter pour aménager raisonnablement (voire utilitairement) l'inconscient.

Socrate et Freud visaient cette énonciation exacte venue de l'intime qui efface le Moi dans ses surenchères d'image et de position. Le sujet émerge dans une parole qui le traverse en lui donnant sens. C'est ce signifiant-là qui revient restaurer le désir en formant un vœu là où l'espoir se perd souvent. Toute la culture latente se cristallise ici en un savoir émergent qui n'est pas appris. Le professionnel de l'écoute et son patient en demeurent surpris. Il est de ces moments-là hors de toute cure thérapeutique. Le dispositif analytique qui favorise spécifiquement ces émergences fait seulement parabole. L'infinie liberté de parole qu'il autorise en écartant les contingences et les réductions utilitaires du jugement en fait ce puits d'où peut surgir l'exactitude immanente.

Comme en ces lieux d'oracles antiques, l'énonciation vient faire signe et destin vers un nouveau possible. C'est ici que le sujet se réinvente et advient dans la rencontre de son Moi avec la profondeur du désir.

Celui qui a tiré des aventures de sa vie suffisamment d'indépendance d'esprit et de liberté sait cette richesse intime secrète et subversive qui ne saurait s'afficher doctement ou même se transmettre par quelque école. Socrate nous en fit l'irréfutable démonstration. Cette pensée qui va au-delà de l'évènement et de l'avis commun trouble l'opinion médiocre et égocentrique du plus grand nombre. Quelles que soient les vertus de la démocratie aux prétentions égalitaires, cette pensée intelligente et transgressive est seule à savoir ouvrir de nouveaux espaces aux rencontres aventureuses libérées et créatrices qui osent prolonger l'imaginaire.

La psychanalyse, au-delà de ses caricatures que l'on diffuse ou que certains affichent, introduit une compréhension du monde qui permet à chacun d'échanger son vécu en mots aussi justes qu'universels. Il ne faut pas attendre autre chose. La méthode ne résout rien et n'apporte aucune nouvelle certitude dont la conscience pourrait faire son miel. L'expérience est d'un accès étroit. Il faut s'y faire modeste, subtil et furtif dans les interstices de la réalité et en deçà des tentations de l'acte.

La mise en esclavage instituée politiquement des esprits et des énergies par les organisations depuis le néolithique entretient des sociétés de statut patrimonial organisées autour d'économies agricoles puis industrielles qui créent des strates claniques jalouses et propriétaires.

Mais nous voici dans l'inflation finale des technologies, la toute-puissance du marketing, le produit miraculeux et la communication immédiate et sommaire. La nébuleuse des oligarchies financières sur-humanisées tire obscurément les fils des marionnettes du pouvoir dématérialisé.

Le rapport aux objets devenu sans mesure humaine et sans régulations symboliques s'aliène dans l'inflation délirante d'une illusion de nouvelle liberté du sujet. L'humain lui-même est envahi de modélisations psychologiques garantes d'efficacité. Les professeurs de réussite ou de bien-être foisonnent. Nous approchons de la logique exacte de l'exploitation objective et optimisée de soi-même et d'un environnement que les insectes sociaux ont élaboré bien avant nous.

Il faut s'inféoder à l'ordre virtuel idéal et à ses outils technologiques que les écoles définissent comme absolus.

Mais nous demeurons mortels et faillibles. Quel contenant avons-nous ? Le sacré nous positionnait dans ses limites avec ses mystères tenant l'individu quelque peu en deçà du délire dans la promesse de l'au-delà. Il y avait certes des dépassements. Le pharaon avait sa pyramide et l'Empereur de Chine son armée de soldats de terre, mais ce n'étaient que les merveilleuses folies soutenant le mythe de l'impossible immortalité.

Avant l'échéance fatale, il fallait fixer des territoires, des limites et instaurer des querelles selon les origines, les religions et le langage. Nos aînés entretenaient leurs traditions. Les pères et les maîtres du jeu politique du moment donnaient la loi et les règles d'un symbolique où il importait de ne rien perdre. Dans l'ombre, les femmes souvent plus soucieuses de la qualité des proximités et de l'immédiateté du manque entretenaient les liens et gardaient ce fil devenu ténu qui liait les générations successives.

Nous parvenons aux temps de l'individu uniforme qui accède de façon anonyme et générale aux droits et au présumé libre arbitre en toute innocence originelle. Ce devrait être des temps meilleurs.

Mais l'esprit sans liberté d'énonciation suffisante ne s'attache qu'aux différences, aux catégories et à la répétition des croyances qui lui font limite. Chaque menu prétexte vient nourrir les intolérances réciproques qui entretiennent le divorce dans les familles et les Cités. Se supporter entre nous devient un exercice quotidien aléatoire. Dès le premier cercle familial, l'autre devient étranger par les dispositions de son sexe ou les appétits de son âge. Des violences sournoises s'installent insidieusement entre castes, clans, opinions et hiérarchies. On voit se constituer des groupes plus farouchement sectaires que jamais qui dénie leur

totalitarisme au nom du droit à la différence pris à la lettre. Se prendre pour soi et seulement pour soi n'a jamais été aussi aliénant qu'aujourd'hui.

C'est ici qu'il faut se tourner vers la subversion psychanalytique qui fait fi des réductions, des impatiences et des opportunismes. Le discours commun n'a plus cours dès que l'on se prête à suivre cette parole qui nous ramène singulièrement aux émotions perdues sans souci du temps, de l'ordre, de la position et de la logique utilitaire. Un nouveau discours se pratique là. Seul le sens fait enjeu. Le mode de penser s'autorise des rapprochements audacieux et des « ponts » originaux. La redécouverte et l'invention sont alors toujours proches.

On ne récite plus aucun énoncé explicatif et rassurant qui fermerait la réflexion. La règle qui se pratique ici rappelle d'abord à l'individu son droit à garder le silence. Mais elle ajoute que rien de ce qu'il dira ne sera retenu contre celui qui va oser énoncer. L'indicible à tout autre et peut-être aussi à soi-même, est ici énonçable. Il sera même entendu comme fondamental.

Il faut mesurer toute l'importance du franchissement de ce seuil d'intelligence qu'ouvre la situation analytique en cure et hors cure. Cela n'a rien à voir avec une confession qui appellerait à une quelconque absolution assortie de pénitence. La querelle de bonnes et de mauvaises raisons qui s'entretient partout cesse par la règle de ce nouvel échange.

Ici on ne juge, ni se substitue ou ne conseille. On n'affecte même pas d'en savoir un peu plus long. On laisse l'interlocuteur face à ce vide du savoir. Les émotions surgissent et demandent le partage. Le praticien évite de se prendre au piège des désarrois, des violences, de la traque angoissée du temps perdu et de la peur du temps à venir. L'espace analytique est exempt de menaces manifestes ou latentes. Derrière les désordres apparents de l'énonciation, un nouvel apprentissage de la liberté de penser et de dire se construit peu à peu. L'analyste écoute une parole qui se désaliène. Elle échappe même au mythe de la guérison. Bien entendu certains persistent dans les compulsions à la justification obsessionnelle ou se débattent dans l'ambivalence angoissée de leurs scénarisations hystériques. Mais la névrose n'est plus au goût du jour, c'est seulement un temps illusoire de l'enfance qu'il faut retraverser. Nous n'avons plus aujourd'hui ces images parentales qui tenaient le petit œdipe entre un père redoutable par ses présences ou ses absences écrasantes et une mère rarement suffisamment bonne entre le trop et le trop peu. Nous rêvions alors de l'unique Dulcinée ou du prince charmant et nous armions pour affronter les moulins à vent.

Nous voici davantage orphelins et pauvres en refuges imaginaires. Le Moi trouve ses prétextes en saisissant ce qui passe à sa portée comme le pompon des manèges qui offre des tours gratuits. Faute de rêves et de distances symboliques créant un espace à conquérir, nous réduisons nos mots à l'immédiateté d'usage

ordinaire. L'image et le son sont partout, nous saturent et s'effacent. L'espérance devenue numérique et virtuelle est transitoire, fugace et surtout médiocre dans l'éveil d'émotions durables.

Il suffit d'afficher le profit opportun du moment. La pauvreté sémantique ambiante se contente d'apparences et de mots devenus simples signes. Mais nous sommes encore des enfants avides d'amour et de reconnaissance. La dimension humaine amoureuse demande un espace, des liens et de suffisants partages d'affects et d'émotions. L'objectivité des surenchères matérialistes d'aujourd'hui devient insupportable et parfois invivable.

Cette dimension amoureuse retrouve ses racines dans le petit espace sans prétention que propose la psychanalyse. Il est tout à fait propre à restaurer cette juste mesure pour qui est en train de la perdre. C'est espace n'est pas empathie, bienveillance sociale, ni même pression pédagogique raisonnable. Dans un partage initiatique du manque et de la perte on y trouve le « juste ça » d'une compagnie parcimonieuse. Même la pression du regard de l'autre perd ici de son insistance. Parfois le praticien pratique à point et exceptionnellement le « seulement ce qu'il faut » par une suggestion devenue nécessaire face à un seuil épistémologique personnel à franchir.

Le confort du divan peut aider à retrouver sa sécurité infantile. Mais ici l'abandon du corps n'est pas de mise que l'on soit ou non allongé. Ce n'est pas l'espace relaxant du cocon.

Chacun demeure soumis à la question implicite sur son désir qui l'a conduit là. Savoir intimement ce que l'on désire est constitutif du sujet humain. La posture psychanalytique exclut les tentations épuisantes de l'exhibition et de la justification. Le temps est différemment compté et permet de voyager quelque peu de façon réversible. Ce temps ne détruit plus, il restaure dans une qualité de sujet plus autonome, responsable et devenant quelque peu éclairé sur les motivations intimes, les siennes propres ou celles de ses semblables. On peut même revenir habiter son histoire avec ce qui ne fut pas dit, les drames irrésolus et le questionnement indispensable aux disparus.

Cela n'est pas nouveau. Pour qui à lu Marc Aurèle, Montaigne et les Fables de La Fontaine, il n'y aura là que du familier. Avoir vu suffisamment de bon théâtre aidera aux remises en scène imaginaires.

On se dissuade peu à peu de l'urgence des jeux de l'usurpation du savoir et du semblant d'être. La contingence transitoire de l'objet que l'on découvre ici ouvre une brèche de liberté dans le matérialisme totalitaire. On peut même se surprendre à penser quelques malices en se donnant la distance de l'ironie. Enfin l'autodérision nous ouvre à l'humour.

L'amour lui-même se met à voyager. Il est renvoyé vers ce temps infantile du secret et de l'attente avec l'interdit de l'immédiateté. Il y retrouve sa poésie dans le mystère étrange de l'inassouvissement. Les impatiences de la séduction efficace, de l'empressement et du temps nécessaire de l'acte s'effacent. L'infinie autorisation du rêve se soutient de l'abstinence exemplaire de l'analyste.

La lente dimension humaine trouve son rythme exact d'apprentissage dans les infinies patiences et les silences de l'espace analytique. Les temps de séparation eux-mêmes deviennent féconds. Ailleurs toute parole reçue ou donnée est violence manifeste ou insidieuse, ici elle est partage intime du sens caché. Sa révélation importe peu. Certes la tentation d'interpréter est là. Mais le vieux professionnel de l'humain sait que toute lettre n'est que reconstruction hasardeuse dans le vide de la brèche.

L'innommable ne se dévoile pas. Il est intuitivement ressenti dans un partage quasi physique de la souffrance intime demeurant secrète. La clinique n'est jamais lumineuse ; elle se constitue de rapprochements singuliers des ombres.

On peut certes faire une métapsychologie de l'inconscient comme une carte maritime indiquant la probabilité des vents et courants. Mais l'aventure analytique est toujours unique. La rencontre amène seulement au symbolique ce qui va advenir dans l'après-coup. Les découvertes ne sont que l'art de réenchanter l'existant.

Les connivences secrètes du transfert ne font pas davantage science. Chaque rencontre autour de la posture analytique est singulière. Les signes discrets font témoignage de l'échange. L'esprit conserve les traces intimes d'un partage infime et signifiant qui modifient l'appréhension du sensible. Le partage implicite d'émotions par l'osmose analytique génère des mots venant exactement faire sens dans le moment de l'expérience.

On ne peut tirer davantage d'enseignements didactiques de l'analyse que d'une aventure amoureuse. L'usage démonstratif du patient comme objet ou cas clinique n'est qu'une jouissance intellectuelle. Il faut certes que les praticiens partagent leurs expériences pour qu'elles leur soient supportables. Mais l'espace analytique n'est pas un espace public, ni un espace médiatique.

Cet espace est plus que jamais nécessaire à l'homme d'aujourd'hui armé seulement de raisons dans un monde inscrit dans la violence objective sournoise. L'usage imaginaire des prolongements des rêves qui se fait là restaure l'état d'enfant avec ses curiosités, ses étonnements, ses espérances et ses plaisirs. Freud pourrait sans doute dire que la psychanalyse mène à la résurrection de l'infantile en nous...

Nul adulte ne comprend plus le Petit Prince qui voudrait ce mouton qui ne serait ni tondu, ni mangé, mais seulement dessiné. On demande à chacun de ne plus faire l'enfant ; mais comment alors entretenir en soi l'attente de l'amour, le plaisir du jeu et la joie qu'on devrait ressentir à toute rencontre ? Quel mouton saura dessiner le psychanalyste ? Ce dessin qui crée un lien sans cause est d'une importance extrême.

Les penseurs d'aujourd'hui proclament le déclin de la psychanalyse comme obsolète et inutile. Elle ne sait être ni objective, ni scientifique, ni même efficace. L'objet nécessaire et suffisant semble promis partout par l'économique et le politique. Mais qu'est l'humain sans le détour irrationnel et paradoxal vers cet intime singulier où se cache l'angoisse de l'abandon, de la perte et du néant ?

L'inconscient forme une histoire à chacun qui lui fait sens face au vide. Scientifiquement venus de peu de choses ayant vraiment sens, nous allons seuls vers nulle part. Face à cet abandon chacun est sommé de construire solitairement son mythe.

Il faut aider aux résurrections imaginaires de grand-mères aimantes et de pères créatifs qui nous accompagneraient dans nos traversées hasardeuses. Il faut un mystère autour de nos origines qui fera magie amoureuse à transmettre. Que serait une famille sans ce secret dont on se fait conservateur et gardien ?

L'inconscient, indifférent au cours du temps et aux bonnes raisons, échappe à la praxis scientifique réduisant la moindre particule à son équation. Le sujet insuffisant et périssable a besoin d'un espace d'existence où son incomplétude soit reconnue, considérée et vivable. Le divan freudien signifie métaphoriquement cet espace dans la Cité. C'est bien plus qu'un meuble. Il faut le rechercher dans les fractures d'un monde de plus en plus parfait qui se constituerait en prison idéale de l'homme conceptuel.

La psychanalyse fait transgression qui restaure la dimension humaine.

L'oracle de la dive bouteille où nous conduisit Rabelais après maints cheminements disait seulement : « Bois ». Cette simplicité, c'est peut-être savoir vivre sans aller aussi loin.

Se relever du divan freudien (où de sa métaphore) mène vers un nouveau possible à inventer. On sort d'ici en ayant suffisamment et sacrificiellement payé. La parole aliénée est restée prisonnière dans l'espace analytique.

Aucun psychanalyste ne retient son patient et les plus habiles savent lever la séance au moment opportun de la lévitation. Ce sont des praticiens qui se savent seulement transitoires.

Être psychanalyste aujourd'hui, c'est se porter garant inconditionnel de la liberté de l'autre.

Mais il faut suggérer également les limites nécessaires et rassurantes. L'énonciation demande un contenant. L'espace est ici circonscrit et la règle rigoureuse. La dérobaude y est jugulée.

Le Romain disait : « Qui aime bien châtie bien ». Toute fermeté devient aujourd'hui présumée coupable. Le tout possible pour tous prend valeur de principe. Cela induit un fond de lâcheté où le mieux ne dépend plus de chacun en son nom propre. La gestion des limites est renvoyée aux institutions anonymes dans leurs logiques d'inertie de la plus grande pente ou de la moindre résistance. Là, il n'y a plus personne pour être garant de la loi et occuper la position tierce des arbitrages. Nul ne sait affirmer en personne le bien-fondé de droit et signifier les sanctions. On s'abrite derrière les menhirs du droit toujours ailleurs, du savoir académique et du pouvoir institué.

Rien n'est moins politique et davantage éthique que la position analytique. Elle autorise à tout dire sans juger à priori, mais peut-être pas n'importe quoi. Soutenir cette position-là est nécessaire face à l'effondrement des repères symboliques. Cela s'oppose aux abus ordinaires d'individus égocentriques dépourvus de scrupules et de culture. Cela s'oppose aux organisations déshumanisées par leurs dérives spéculatives et normatives. C'est une voie qui transcende également les gouvernances médiocres entre les veules consentements, l'art de flatter les uns sans déplaire aux autres et les remises en ordre empiriques quand tout va à vau-l'eau.

Il est bien évident que la psychanalyse n'apporte pas davantage de solutions concrètes que Socrate n'en apportait à ses interlocuteurs ou à Athènes. Elle questionne sur le défaut de sens. Chacun se doit d'en inventer un meilleur que celui qui lui fait masque et prétexte. La posture de la psychanalyse exige le temps réflexif d'une pensée au-delà des appétits et des objets immédiats. Elle fait appel à l'intelligence du sujet, mais touche aussi à l'intelligence collective et aux ressources qui permettent de franchir ces seuils où le possible nous échappe d'autant plus douloureusement que l'on s'acharne à vouloir trop le maîtriser. La psychanalyse ? C'est ici et maintenant en toute simplicité.

L'état humain, inédit dans l'apparition des espèces, est sous-tendu par une capacité de représentation du pire sans qu'il soit advenu ou même annoncé par des signes. Freud suggère cela dans son texte : « Un enfant est battu » où point cette menace indirecte du drame potentiel qui concerne chacun. On peut habiller d'une infinité de déclinaisons imaginaires ce fantasme de l'état humain menacé.

Cela va des réaménagements récurrents d'une réalité vécue ou approchée aux fictions mythiques singulières.

Cette universalité de la menace d'une violence immanente entretient les croyances sécuritaires propitiatoires de chacun avec la figure quasi nécessaire du tourmenteur. Le rédempteur antagoniste auquel il convient de faire allégeance est passé de mode.

La bête intrusive du réel menaçant revient drapée dans le rêve ou le fantasme de l'homme des temps post-modernes.

L'énonciation analytique déroge à l'héritage collectif d'une condition humaine inféodée aux mythes immémoriaux de culpabilité, d'asservissement et de persécution. Elle contient également dans son espace symbolique libérateur et partagé les échappées pulsionnelles de toute puissance issue de l'égoïsme infantin. La posture analytique est sourde à ces pulsions-là.

Oser cette énonciation demande à franchir des seuils de sécurité cognitive et émotionnelle. La prise de risque demande du courage et un renoncement au souci d'image. L'analysant va vers cette énonciation portée par le désir fou, désespéré, irrépressible et urgent d'un vrai rendez-vous ultime quasi amoureux. Tout transfert est à ce prix. Le sujet sollicite une autorisation inédite de sortie vers le savoir et la liberté en renonçant aux réassurances compulsives de ses jouissances solitaires et symptomatiques familiales face à ses peurs fantasmiques.

Le passage secret est étroit entre l'idéal désenchanté et l'anéantissement qui guette. C'est la quête de ce passage qui nous voue au cinéma et rive les enfants à leurs tablettes de jeux numériques. Que serait-on si l'on n'était parfois Don Quichotte ou visiteur clandestin des récits terrifiants d'Edgar Allan Poe ?

Le voyageur immobile du divan s'invente son nouveau possible pour peu que le praticien sache garder les yeux fermés. Il devient l'homme invisible intemporel d'H. G. Wells s'évadant de toutes les contingences d'apparence. Il échappe à sa déchéance annoncée de tout état humain comme le fit Faust en vendant son âme au Diable de l'époque. Comme dans ce portrait de Dorian Gray qu'imagina Oscar Wilde les stigmates de l'analysant demeurent dans l'espace analytique. Un « mieux-dire » chassant les fantômes vient alors permettre la traversée des nuits difficiles et autorise même les confrontations audacieuses à la réalité... On prétend même qu'à force de sagesse l'on parvient à ne plus avoir peur de son ombre. Accepter enfin ce dont on entretenait le lourd secret à grands efforts chasse cette peur.

Le témoin silencieux qu'est le psychanalyste peut en attester.

N'attendons pas de l'analysant un quelconque « mieux-servir » les organisations et un progrès décisif de compétence. Il est seulement en quête d'un contenant symbolique suffisant et des métaphores imaginaires supportant ses liens et ses émotions. Il ne dénie pas le monde actuel, mais il le sait artificiel et ne le prend pas plus à la lettre que le temps de foire ou de carnaval.

Il parvient parfois à être seulement son corps, son discours et son regard, à connaître son origine, son identité et son appartenance et vivre son temps sans faire semblant d'être un autre... Son travail l'aura parfois amené à la découverte redevenue étonnante du plaisir du bien-faire ensemble

Être de langage, nous nous exprimons selon quatre déclinaisons du discours. D'abord celle du semblant qui est tentation permanente. On l'affiche avec son image dans la jouissance hystérique de la mise en scène en trichant sur notre vraie implication.

Le recours au savoir vient bientôt nous soutenir. On se rassure dans le discours savant fait de raisons dont nous saisissons l'usage en projection idéale. La perfection formelle scientifique sublime l'angoisse. Le mythe scientifique prométhéen semble nous délivrer de la précarité humaine.

Mais il faut vivre hasardeusement au jour le jour dans l'errance imaginaire où l'on partage nos captures de l'objet du moment dans les rencontres corps à corps. C'est le temps du troc et du lien. Il y faut de l'attention portée à l'autre. C'est celle de l'épouillage chez nos cousins primates.

Mais voici enfin le dernier discours de la traversée de vie humaine.

Il est fait d'un symbolique contenant, intemporel et désincarné faisant support mythique depuis nos origines à ce que nous allons laisser en héritage. Il appelait jadis le truchement du magique et du sacré. Il fait référence et s'adresse à nos morts. Il est le pont au-dessus de l'angoisse. Il condense, déplace et transcende nos émotions et nos représentations dans une reconstruction incessante d'où émergent parfois nos rêves. La logique du fantasme supplée ici à celle de la réalité confinée à ses limites mortifères.

Mais où oser une énonciation aujourd'hui vers l'universel sur l'imminence du néant ? Où conjurer l'expérience solitaire de la rencontre avec les irruptions violentes de nos pertes ? Les instances politiques et judiciaires sont aujourd'hui des recours médiocres. Il ne demeure peut-être que la liberté du dispositif et de la règle analytique pour ce discours.

Mais l'entendre ne signifie pas le prendre à la lettre et l'objectiver par une interprétation conceptuelle. Le désir et le ressenti du vécu sont en amont de la prise de conscience.

La psychanalyse suggère seulement la continuité du fait humain. L'énonciation ne sait que signifier dans l'après-coup. On peut y retrouver l'espoir et l'envie d'un possible dans un imaginaire retrouvé. L'intelligence analytique née d'un avant-soi mène le sujet à un au-delà de soi dans une transcendance de la relation d'objet contingente. Cet « Autre regard » qui naît là de nos racines et nous met à distance de l'acte, comme nous le suggérait Marc Aurèle, sera peut-être d'une grande utilité dans les temps à venir.

La psychanalyse déroge à la pensée catégorielle qui classe, explique, prévoit et remédie. Ou prétend du moins à ces opérationnalisations aussi utiles que raisonnables. Par cette dérobade épistémologique, la psychanalyse évite les réductions lapidaires généralistes qui visent à constituer cette science comportementaliste des conduites humaines qui ferait de chacun un objet économique, social ou thérapeutique convenable, comme tant d'autres objets du monde que nous avons dépossédés de leur magie et désenchantés par la praxis scientifique comme le dénonçait Lévi-Strauss.

Pour le regard analytique toutes les pratiques humaines ordinaires comme se plaindre, se justifier, dramatiser, se défendre, dénier, dissimuler, tricher, abuser, s'irriter, exploser, fuir, se cacher, délirer, rêver, écrire, etc., sont singulières et ouvrent seulement un questionnement sans jugement et sans a priori sur le désir singulier du sujet. Aucun savoir présupposé ne vient ici faire norme et attente convenue.

Le symbolique apparaît dans un étonnement mutuel autour de la parole analysante émergente qui vient spontanément habiller l'acte ou la situation symptomatique.

La psychanalyse est sans doute de la dernière révolution copernicienne où il faudra bien découvrir finalement que le sujet tourne autour de son désir qu'il ne connaît pas.

Face à l'interrogation analytique chacun advient dans l'unicité de ce désir singulier qui le constitue et résiste aux injonctions les plus élaborées pédagogiquement et les mieux intentionnées dans le souci formel de l'autre.

Par l'interrogation analytique le sujet advient dans son énonciation. Peu importe que ce soit par découverte de vérité profonde, reconstitution opportune, mise en récit métaphorique ou habileté de la dérobade opportune. Le sujet advient. Sa conduite prend sens et il ose parfois se donner un nouveau possible.

Au-delà de la cure Freudienne ou de ses infinies variantes et déclinaisons, la posture analytique nous mène vers l'appréhension d'une meilleure profondeur de l'état humain. Peu importent les titres et les qualifications que l'on présente à cette « porte étroite » comme aurait dit Gide.

Nous accédons ici à une dimension culturelle au-delà de soi que Valéry nommerait l'esprit. Cette transcendance nous mène au-delà des passions, des convictions idéalistes et des assurances scientifiques. Là rien n'est rassurant dans cette complexité ambivalente, souvent contradictoire et exigeante, sollicitant un effort de création permanent.

L'espace partageable ici est inédit. Sans cesse à découvrir, c'est un espace tiers entre soi et l'Autre sans cesse à définir, à réguler et à limiter.

L'esprit naissant y dépasse le dispositif et les règles de la cure. Il faut affronter sans recettes et sans cartes le vide d'un univers qu'il faut réinventer à la mesure de l'homme faute de secours du sacré et de l'Universel. Chacun devient là analysant.

Une extraordinaire clinique émerge sans cesse autour de cette faille de l'impossible réponse au désir humain. Celui qui se fait praticien-là ne se soutient que de la liberté de sa culture et de sa propre imperfection comme l'affirmait Lacan. Un savoir se constitue dans cette écoute. C'est un savoir « autre » qui transforme essentiellement le savoir formel toujours en rupture de ses compétences bornées. L'esprit singulier, fédérateur, subversif et soutenu par un humanisme ironique faisant toujours transcendance va venir là.

Ce qui se dit dans cette faille appartient à tous. Dans l'instant de l'émergence c'est la chose la plus importante au monde.

On entend rarement cela en ville et dans les organisations.